

La politique

La place du *Prince* dans l'œuvre de Machiavel

Patrick Dupouey

Philopsis : Revue numérique

<http://www.philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez *citer* librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

I. Machiavel et la philosophie

Dans *La vie de Castruccio Castracani da Lucca*, Machiavel trace le portrait et relate les hauts faits d'un petit tyranneau de la Toscane du XIV^e siècle. Le portrait est enjolivé, la biographie est romancée, suffisamment du moins pour que Castruccio Castracani puisse incarner, par sa *virtù*, le prince idéal que Machiavel appelait de ses vœux pour l'Italie. De la manière la plus traditionnelle, Machiavel assaisonne cette *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* de quelques bons mots qu'on lui attribuait. Dont celui-ci (937)¹ :

« Il disait à un homme qui se donnait pour philosophe : "Vous autres, messieurs, vous ressemblez aux chiens qui s'attachent à ceux qui leur donnent le plus à manger" ».

Machiavel ne parle pour ainsi dire jamais de la philosophie. Raison de plus pour s'attarder sur un tel propos, surtout lorsqu'il est attribué à un homme dont Machiavel fait un portrait aussi flatteur. Ces philosophes, que fustige Castruccio, ne sont même pas, comme chez Nizan, des "chiens de garde", qui seraient au moins capables de mordre. Ce sont des chiens d'agrément, qui portent témoignage de l'amollissement des mœurs. Écoutons ce que dit

¹ Les références des œuvres de Machiavel sont données dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade. Numéro de la page entre parenthèses. Pour les autres auteurs, consulter la bibliographie donnée à la fin de l'article.

Machiavel des philosophes, au début du cinquième livre des *Histoires florentines* (1169 - 1170) :

« [...] les hommes éclairés ont observé que les lettres viennent à la suite des armes, et que les généraux naissent avant les philosophes. Lorsque des armées braves et disciplinées ont amené la victoire, et la victoire le repos, la vigueur des esprits, jusqu'alors sous les armes, ne peut s'amollir dans une plus honorable oisiveté qu'au sein des lettres. Il n'est pas de leurre plus dangereux ni plus sûr pour introduire l'oisiveté dans les Etats les mieux constitués. C'est ce que Caton avait parfaitement senti, lorsque les philosophes Diogène et Carnéade furent envoyés d'Athènes comme ambassadeurs auprès du Sénat. Voyant que la jeunesse romaine commençait à suivre ces philosophes avec admiration, et qu'une foule de maux pouvait en résulter pour sa patrie, il fit arrêter qu'à l'avenir aucun philosophe ne serait admis à Rome ».

On ne saurait dire que Machiavel chasse les philosophes de la cité, mais il ne donne pas cher de la peau d'une cité où les philosophes tiennent le haut du pavé. Sur ce point comme sur tant d'autres, Machiavel se révèle infiniment plus romain que grec.

Bien sûr, il importe de mesurer la distance entre ce que nous appelons philosophie et ce que désignait le mot pour un Italien de la Renaissance. Mon propos n'est d'ailleurs pas de traiter des rapports de Machiavel à la philosophie. Ni de me demander - question peut-être un peu formelle - s'il est lui-même philosophe. Mais une observation s'impose : Machiavel n'emploie jamais les mots "philosophe" ni "philosophie" pour parler de lui-même et de son œuvre.

Bien sûr, cela ne l'a pas empêché d'exercer, sur la philosophie, une influence qui surpasse infiniment celle de ses contemporains (Ficin, Bovelle, Reuchlin, Pomponazzi, et même Erasme). Et Althusser a évidemment raison de noter que son discours « sollicite le philosophe » (44), et même qu'il le "saisit". Mais le philosophe "saisi" par Machiavel, et qui le lit, a constamment l'impression de n'être pas vraiment chez lui, mais plutôt rejeté au-dehors, parce que la théorie de Machiavel résiste à toute présentation sous la forme d'un édifice conceptuel systématique. Althusser fait remarquer que Machiavel ne se meut pas, du moins pas à la manière de nos philosophes, dans l'élément de l'universalité. L'objet de Machiavel est toujours singulier : une conjoncture. Il ne s'agit pas, comme chez Montesquieu de "la nature des choses", mais de la "vérité effective de la chose".

Pourquoi ces considérations, au seuil d'un exposé censé porter sur la place du *Prince* dans l'œuvre de Machiavel ? Parce que c'est comme philosophes que nous lisons Machiavel, et dans le cadre d'un enseignement philosophique que nous faisons lire *Le Prince* à nos élèves. Or, il y a sans doute une distance, que rien ne peut annuler, entre Machiavel et la philosophie. Machiavel, en tout cas, n'aurait jamais consenti à voir dans ce que nous appelons philosophie un discours habilité à répondre aux questions qu'il se pose. Cela doit nous rendre modestes et prudents.

II. Le privilège du *Prince*

A. La légende

Philosophe ou pas, il n'est guère de penseur à qui convienne mieux qu'à Machiavel la fameuse formule de Sartre : « être mort, c'est être en proie aux vivants ». La postérité - chacun le sait - a enfermé Machiavel dans une légende faite de vénération autant que de malédiction. La légende tient, entre autres choses, à deux réductions qui se confortent réciproquement, l'une justifiant l'autre.

1) Celle qui consiste à ne voir dans la pensée de Machiavel que la recette du trop fameux machiavélisme. Ce que Lefort appelle « décapitation du nom propre » (p. 10).

2) Celle qui consiste à représenter Machiavel comme l'auteur d'un seul livre : *Le Prince*.

J'insisterai davantage sur cette seconde réduction, qui me paraît de beaucoup plus grande conséquence que la première, et qui d'ailleurs l'englobe. Du reste, si tous les commentateurs s'accordent dans le refus de négliger les *Discours*, il en est pour accueillir volontiers l'image traditionnelle du machiavélisme, et la considérer comme fidèle à l'inspiration authentique de l'auteur. Plus fidèle, même, que nombre d'interprétations philosophiques. C'est exactement, par exemple, la lecture de Leo Strauss (*Pensées sur Machiavel*).

De cette légende de l'œuvre unique, l'enseignement porte peut-être quelque responsabilité. La dimension modeste du *Prince*, sa large diffusion éditoriale, en font un support pédagogique commode, et il est significatif que presque aucun éditeur scolaire ne néglige de le faire figurer au catalogue (Nathan, Hatier, Bordas). Bien qu'ayant moi-même commis l'une de ces éditions², je dois l'avouer : jamais je ne me suis risqué à étudier *Le Prince* en classe terminale, du moins comme œuvre complète. L'expérience de l'oral du baccalauréat montre que mes hésitations sont partagées : en quinze années de carrière, je ne crois pas avoir vu plus d'un ou deux candidats présenter l'œuvre.

Quiconque a un peu lu Machiavel au-delà du *Prince* peut acquiescer au jugement de Georges Mounin : il existe deux manières de s'interdire une vraie vue de Machiavel : 1. ignorer sa biographie, 2. ne lire que *Le Prince*.

A coup sûr, il serait vain de chercher dans *Le Prince* un condensé de la pensée de Machiavel. Mais *Le Prince* est-il même un foyer, un centre, d'où rayonnerait le reste de l'œuvre ? Comme c'est le cas, par exemple, pour les *Méditations métaphysiques*, *L'Ethique*, ou encore *Le monde comme volonté et comme représentation*. La primauté reconnue à de tels livres mérite d'être qualifiée d'objective, et fonde le jugement de Bergson, pour qui une philosophie n'est jamais que le développement d'une intuition originelle infiniment simple. On aurait le plus grand mal à cerner, chez Machiavel, une telle intuition. *Le Prince* occupe certes une place centrale dans l'œuvre du secrétaire Florentin, mais cette situation privilégiée pourrait bien n'être qu'un

² Collection "Les intégrales de philo", chez Nathan.

effet de perspective ; et nous devons nous poser cette question : l'opuscule doit-il sa prééminence à *autre chose* qu'au jugement de la postérité ?

B. Les interprétations

Sur cette question, toutes les thèses ont été plus ou moins défendues, et d'autant plus librement que - nous le verrons - Machiavel ne s'est pas expliqué sur la place qu'il convenait d'accorder au *Prince* dans son œuvre (en particulier par rapport aux *Discours sur la première décade de Tite-Live*).

On peut avaliser l'image traditionnelle et placer *Le Prince au-dessus* du reste de l'œuvre, pour y chercher la vérité de Machiavel, et l'expression authentique de sa pensée. C'est assez souvent l'attitude des détracteurs et des adversaires (notamment religieux), qui focalisent toute leur attention sur *Le Prince* pour en stigmatiser l'immoralité. Ceux qui en usent ainsi ont en commun de ne présenter que rarement - voire jamais - leurs raisons. Le privilège conféré au *Prince* ne se justifie pas d'une discussion de sa place au sein de l'œuvre ; il est présenté comme allant de soi.

On peut situer *Le Prince en-dessous* des autres écrits, minimiser son importance, jusqu'à lui dénier toute prétention à exprimer la pensée du *vrai* Machiavel. Par exemple en en faisant un texte de circonstance, dicté à son auteur par des considérations d'opportunité politicienne, voire d'ambition purement personnelle. *Le Prince* devient une œuvre marginale : « Le livre du *Prince*, écrit Augustin Renaudet, semble écrit en marge des *Discours* ». Et pourquoi ne pas affirmer que Machiavel l'a écrit avec des buts contraires à l'intention affichée ? Prétendant dérouler le tapis rouge devant un prince, il saperait en fait les fondements de tout pouvoir monarchique. Cette thèse, qui privilégie les *Discours*, est souvent celle des admirateurs, en quête d'une réhabilitation. Elle consiste à faire de Machiavel lui-même le premier utilisateur des préceptes machiavéliques qu'il énonce, par exemple la nécessité du double langage. On sait la fortune qu'a connue cette lecture au Siècle des Lumières, chez Rousseau et Diderot par exemple.

On peut enfin refuser de distinguer *Le Prince*, dans un sens quelconque, et le placer *exactement au même niveau* que le reste de l'œuvre. *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* constituant deux volets complémentaires d'une même réflexion politique. Ce qui revient toujours en fait à atténuer sa portée, relativement à la place conférée à l'opuscule par la légende. Ce que font par exemple Max Horkheimer : *Le Prince* est un livre « que l'on peut considérer comme une section indépendante de l'ouvrage principal [les *Discours*] » (Horkheimer, 16) ; et Eric Weil, pour qui *Le Prince* « n'est qu'un chapitre détaché des *Discours*, plutôt un appendice » (Weil, 214). Les différences (que personne ne nie) entre les deux ouvrages relèveraient alors des circonstances extérieures, sans rien signifier au point de vue doctrinal.

Reste à savoir - à supposer qu'il ne faille accorder au *Prince* aucun privilège objectif - pourquoi c'est justement ce chapitre, et pas un autre, qui s'est trouvé détaché, que Machiavel lui-même a détaché.

III. L'œuvre

On trouvera à la fin de cette article une petite bibliographie. Le volume de La Pléiade suffit largement pour une première introduction à Machiavel, mais il néglige tout de même des textes politiques importants (qu'on trouvera dans l'édition bilingue Garnier).

On peut classer les textes de Machiavel en quatre grandes catégories :

1. Les écrits politiques.
2. Les œuvres historiques : *La vie de Castruccio Castracani da Lucca* et les *Histoires florentines*.
3. Les écrits à caractère littéraire (poésie et prose).
4. La correspondance.

Mais on s'aperçoit vite que cette classification ne fournit que des critères très superficiels. Les catégories s'interpénètrent constamment. Ne serait-ce que parce que Machiavel est partout écrivain, et un prosateur italien de première grandeur, et pas uniquement dans ses poèmes, ses comédies ou ses nouvelles. Quant à l'histoire et à la politique, elles sont partout.

A. Machiavel écrivain

Il faut peut-être considérer d'abord Machiavel comme un écrivain de la langue italienne. C'est-à-dire quelqu'un dont la postérité eût conservé le nom même s'il ne s'était pas intéressé à la politique.

Certains ont tenté de dessiner l'image de ce qu'aurait pu être Machiavel, s'il n'avait écrit *Le Prince*, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *L'art de la guerre* et les *Histoires florentines*. Disons un poète de rang très subalterne, à des années-lumière de Dante et Pétrarque, un prosateur intéressant (très loin de Boccace cependant), un dramaturge peu prolix mais excellent : d'éminents italianisants tiennent *La Mandragore* pour une pièce majeure du répertoire italien.

Il faut lire certaines de ces œuvres mineures, d'abord pour le plaisir (*Nouvelle très plaisante de l'Archidiabole qui prit femme*, *La Mandragore*), ensuite parce qu'on retrouvera partout des échos et des correspondances de l'œuvre politique. Dans les *Capitoli* (*De la fortune*, *De l'occasion*, *De l'ambition*), dans *L'âne d'or*, voire dans ses comédies (et bien sûr dans les lettres), Machiavel livre au lecteur des formulations plus naturelles, plus vivantes de certaines de ses idées les plus chères.

A qui voudrait se faire une idée de la manière dont se répondent, sur des registres divers, les idées machiavéliennes, je propose un petit choix de textes autour du problème de la religion, plus spécialement de la critique du christianisme. On pourra lire : *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 12 ; II, 2 ; III, 1. Dans *La vie de Castruccio Castracani da Lucca*, le récit de l'adolescence de Castruccio (Pléiade, pp. 914 - 915). *L'âne d'or*, Chant V. *La Mandragore*, acte III, scènes 2 et 11 ; acte V, scène 1. Enfin *l'Exhortation à la pénitence ou Discours moral*. Soit dit en passant, je doute qu'on puisse trouver une meilleure anticipation, sur le mode ironique, de la critique spinoziste de la religion, que cette savoureuse *Exhortation*. Ce texte est à

mon avis l'un des meilleurs indices de la parenté de Spinoza avec Machiavel : l'*Exhortation* est purement et simplement l'exposition renversée de l'Appendice à la première partie de l'*Ethique*. Quand on a lu le *Règlement pour une société de plaisir* (qui suit immédiatement l'*Exhortation* dans la Pléiade), on se demande comment certains commentateurs ont pu lire ces quelques pages au premier degré !

B. Les œuvres historiques

L'histoire n'est jamais absente des écrits politiques de Machiavel, mais elle n'est jamais - même dans les œuvres proprement historiques (*Histoires florentines*, *Castruccio Castracani*) - l'objet exclusif de son intérêt. Il n'y a pas, chez Machiavel, d'intérêt strictement scientifique pour le passé. L'étude historique est toujours soumise aux préoccupations politiques, voire militantes. Pour Machiavel, l'histoire n'est que curiosité futile si elle ne sert à la constitution d'un art politique, fondé sur une connaissance des lois (*Discours*, I, 39)³ :

« Quiconque compare le présent et le passé, voit que toutes les cités, tous les peuples ont toujours été et sont encore animés des mêmes désirs, des mêmes passions. Ainsi, il est facile, par une étude exacte et bien réfléchie du passé, de prévoir dans une république ce qui doit arriver, et alors il faut ou se servir des moyens mis en usage par les anciens, ou, n'en trouvant pas d'usités, en imaginer de nouveaux, d'après la ressemblance des événements ».

Rien de nouveau sous le soleil. Le temps qui passe ne dépose qu'une chose : l'expérience qu'en récolte l'observateur attentif. Par exemple, les populations du Val di Chiana révoltées « ont assez fidèlement répété les gestes des peuples latins » (126).

La vocation pédagogique de l'étude historique détermine la forme que va prendre l'investigation : une collection accumulative d'exemples propres à suggérer des analogies, à susciter l'imitation. En ce sens, on est beaucoup plus près de la signification étymologique du mot "histoire" : enquête descriptive, signification que conservera le terme dans les sciences naturelles (les *Histoires* des naturalistes, qui sont des descriptions taxinomiques). Il n'est pas question pour Machiavel de déceler des lois générales d'évolution. Ce sont donc *des* histoires qu'il y a à raconter : *Histoires florentines* (au pluriel). De ces histoires on pourra dégager des invariants - des lois, si l'on y tient absolument - mais pas un fil conducteur général qui servirait de principe unificateur au processus. Le repérage d'un invariant intervient d'ailleurs toujours à la suite de l'étude d'un cas. Il n'en est jamais séparé pour constituer, au voisinage d'autres invariants, un corps de "lois de l'histoire".

Qu'on considère les *Histoires florentines*. L'ouvrage présente, par-delà son aspect bariolé, une unité certaine. C'est plus qu'une simple narration. Mais ce qui confère cette unité au texte, ce n'est pas une hypothèse générale sur le déroulement du processus. Il n'y a pas de processus. C'est une question politique générale : quelles sont les causes de l'instabilité de Florence, et de

³ On trouve la même idée dans l'avant-propos du Livre I, et en III, 43.

son incapacité à faire un bon usage de ses discordes internes (discordes que Rome a su utiliser à son profit) ?

Historien de métier (de 1520 à 1525, pour Jules de Médicis, futur Clément VII), Machiavel rompt avec une tradition historique humaniste, riche à Florence. Mais pas toujours pour le meilleur. Peu soucieux d'une documentation rigoureuse, il fait confiance à ses prédécesseurs chroniqueurs et annalistes. Son point de vue est impartial, autant que peut l'être celui d'un historiographe officiel du Pape, mais partiel : la politique l'intéresse, plus que toute autre chose (notamment l'économie). Ce qui n'est pas politique, comme la religion, n'est traité que relativement au point de vue politique.

Quand Machiavel entreprend de composer l'histoire de Florence, *Le Prince* est écrit depuis longtemps. On regrette qu'il n'ait pu utiliser l'extraordinaire matériau que lui offrait la mise en place progressive du pouvoir personnel des Médicis à Florence. Au fur et à mesure qu'avance son histoire de Florence, on sent Machiavel moins libre : il lui faudrait dire sur les Médicis, ses commanditaires (qu'il n'a pas encore désespéré de servir), des choses désagréables. C'est sans doute pour fuir ces sujets délicats que Machiavel fait la part belle aux guerres étrangères et aux conspirations. Dans les *Histoires florentines*, tout est expliqué par ruses, machinations, traquenards....

La perspective historique de Machiavel n'est pas seulement limitée par sa situation d'écrivain officiel. Même dans les écrits où il s'exprime librement, il cède trop à ses partis pris politiques ; il aurait pu, par exemple, faire grand usage de César et de l'Empire pour analyser le fonctionnement de l'Etat monarchique et du pouvoir personnel. Son aversion pour cette période de l'histoire romaine l'en empêche. Il arrive même, c'est le cas dans *La vie de Castruccio Castracani da Lucca*, que Machiavel reconstruise de toutes pièces une figure historique à des fins de justifications de ses thèses politiques.

C. Les écrits politiques

On distingue en général les "grands" traités politiques, qui sont au nombre de trois : les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *Le Prince*, *L'art de la guerre* de tout le reste, c'est-à-dire des textes de statuts très divers. L'œuvre reflète, dans sa diversité, la vie de Machiavel. Vie qui ne fut pas celle d'un philosophe - l'existence de Machiavel ne fut rien moins que contemplative - mais d'un homme politique. Machiavel fut ce que Lefort appelle "l'homme à tout faire" de la république florentine. Il n'a jamais exercé réellement aucun pouvoir sur le destin de Florence, mais le poste qu'il occupait lui offrait un point de vue privilégié sur toutes les affaires de la cité. Machiavel n'est pas de ceux qui ont écrit sur la politique faute d'avoir pu y participer. On trouve des notes de service, rapports, compte-rendus, circulaires, lettres ; documents plus ou moins officiels, quelquefois classés confidentiel ou secret défense.

Il faut lire ces textes sans perdre de vue qu'ils sont toujours écrits pour informer une autorité, rendre compte d'une situation, de l'état d'une négociation. C'est en les rédigeant que Machiavel a appris à écrire, et forgé

un style qui tourne le dos à toute facilité rhétorique. Style dont il est parfaitement conscient, et qu'il revendique dans la dédicace du *Prince*. Des tournures emphatiques, des fioritures seraient peu goûtées par l'autorité de tutelle, qui attend la sobriété d'un rapport objectif. Le caractère scandaleux des écrits de Machiavel trouve là l'une de ses explications : il a conservé ce style à usage interne dans des écrits appelés (sinon destinés) à être lus par un vaste public.

1. Une comparaison : Machiavel et de Gaulle

De Gaulle, Machiavel : tous deux mêlèrent l'action politique à l'écriture. *Vers l'armée de métier* présente bien des ressemblances avec *L'art de la guerre*. Et l'on imagine presque *Le Prince* commençant par ces mots : «Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de l'Italie». Du reste, c'est presque sur ce ton que s'achève l'opuscule.

Pourtant, de Gaulle n'est pas Machiavel. Fort attentif aux fautes de ses adversaires, et très disert sur la manière dont il a su les exploiter, il ne médite jamais sur les siennes propres, et ne montre aucun goût pour l'autocritique. Non sans doute que l'homme ait été aveugle à ses propres bévues, mais cette lucidité ne passe pas dans ses écrits. Les *Mémoires de guerre* sont auto hagiographiques. Machiavel, lui, est sans complaisance pour les errements du gouvernement de Florence.

Et Machiavel n'est pas de Gaulle. S'il lui arrive d'élever l'Italie à la dimension d'un mythe – au dernier chapitre du *Prince* – cette idéalisation ne va pas au-delà de l'effet rhétorique. Il faut bien dire que l'histoire italienne n'offrait guère de quoi nourrir des mythes glorieux. Tandis que pour de Gaulle, le mouvement de l'histoire universelle ne saurait être conduit que par la France.

De Gaulle considère le grand homme - lui-même, pour commencer - comme une incarnation du génie national. C'est la France éternelle qui renaît dans tel ou tel, investi pour un temps de la mission sacrée de la conduire vers la grandeur ou de la sauver du désastre. Machiavel cède à la tentation de mythifier certains personnages, à commencer bien sûr par César Borgia, mais il sait que le grand homme ne pourra venir à l'Italie que du dehors. Il sera italien, certes, mais non pas l'incarnation de l'idée italienne. Sa *virtù* ne sera pas la *virtù* italienne vivante, pas même celle d'un patriote, mais tout simplement d'un ambitieux, désireux de se tailler un Etat et de se forger une gloire. On est très près ici - avec les formulations du Ch. XXVI du *Prince* - de la ruse hégélienne.

2. Machiavel et sa postérité

Avant de pénétrer dans la délicate question de la place du *Prince*, il importe de rappeler l'avertissement de Claude Lefort (*Le travail de l'œuvre Machiavel*) : aucune lecture de Machiavel ne peut prétendre échapper à la postérité. L'idéal d'un retour aux conditions d'une lecture vierge de Machiavel est une vaine illusion. Sur notre rapport actuel à l'œuvre, et la possibilité de la lire à travers l'épaisseur d'un demi-millénaire, on ne peut se

dispenser du travail de Claude Lefort. Ce travail, qu'on ne saurait dire "définitif" sans trahir l'intention même de son auteur, est capital⁴.

La postérité de Machiavel, ce sont ses lecteurs. Machiavel en eut beaucoup, et de fort divers, à la fois par leur origine (des politiques, des religieux, des historiens, des philosophes), leurs intentions (avouées ou pas), leurs présupposés (favorables ou hostiles). On peut en distinguer deux types. Les idéologues déclarés, et les théoriciens (soi-disant) désintéressés. Les premiers ne sont pas d'un grand secours pour le philosophe, mais ils ont puissamment contribué à forger une image. Eric Weil définit leur rapport à Machiavel (197) :

« On l'invoque, on ne discute pas avec lui. On y cherche une attitude, non un enseignement. On veut une image, non la présence réelle d'une pensée organisée et qui se défend contre l'interlocuteur à condition qu'on lui laisse la parole ».

Cela va des premiers théologiens réfutant Machiavel à Mussolini préfaçant les œuvres du Florentin, en passant par Frédéric II et son *Anti-Machiavel*, préfacé par Voltaire. Et du reste, fait remarquer Fichte, Machiavel est « maltraité encore plus rudement par des défenseurs maladroits et importuns que par les accusateurs les plus virulents » (40).

Les théoriciens désintéressés sont évidemment plus sérieux, mais Claude Lefort nous rappelle qu'aucun regard n'est innocent.

Et puisqu'il va maintenant être question du rapport du *Prince* aux *Discours*, on peut tout de suite montrer comment la postérité de Machiavel vient interférer avec les données propre à l'œuvre. Aucune évaluation des places respectives du *Prince* et des *Discours* ne peut tout à fait échapper au scandale que constitue la pensée machiavélique. Ce scandale est un fait avéré, peut-être déjà du vivant de l'auteur. Il est donc très rare qu'on le lise sans songer à réitérer une condamnation, ou sans tenter une réhabilitation. Or, c'est par *Le Prince* que le scandale est arrivé. Les *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* sont donc assez logiquement lus dans un souci de réhabilitation : le civisme contre le cynisme. Il faut se méfier d'une tendance assez systématique (au XVIII^e siècle en particulier) à chercher dans les *Discours* des raisons de laver Machiavel des soupçons que fait naître *Le Prince*.

IV. La différence entre *Le Prince* et les *Discours*

A. Le problème

En aucun texte Machiavel ne propose d'exposition de sa pensée sous la forme d'un système conceptuel clos, et la tentative de le faire pour lui ne semble guère pertinente. La cohérence de l'œuvre apparaît pourtant très vite au lecteur, dès les premiers écrits politiques, par exemple dans *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*. Mais cette cohérence est à construire, et la postérité de Machiavel est l'histoire des

⁴ On peut seulement regretter que ce livre soit rédigé en un style propre à décourager le lecteur le mieux disposé.

tentatives innombrables pour la retrouver. Sur le fond de cette cohérence, se détache nettement une difficulté : la contradiction du *Prince* et des *Discours*. C'est le "pont-aux-ânes" de la critique machiavélique. Nulle étude un peu sérieuse qui ne soit tenue de passer là. La question se formule ainsi : comment comprendre que Machiavel, après s'être fait l'apôtre du gouvernement républicain, se compromette dans une apologie de la tyrannie ?

Machiavel lui-même nous donne quelques indices :

On lit dans *Le Prince*, au commencement du chapitre II : « Je laisserai de côté les républiques, sur lesquelles j'ai raisonné une autre fois tout au long »⁵. Machiavel lui-même désigne ainsi les *Discours* comme le "livre des républiques", et autorise du même coup à lire *Le Prince* comme un traité des institutions monarchiques. Lisons les *Discours* (II, 2) :

« [...] c'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un Etat ; et sans contredit on n'a vraiment en vue le bien public que dans les républiques : quoi que ce soit qui contribue à ce bien commun, on l'y réalise ; et si parfois on lèse ainsi quelques particuliers, tant de citoyens y trouvent de l'avantage qu'ils peuvent toujours passer outre à l'opposition du petit nombre des citoyens lésés.

C'est le contraire qui se passe sous le gouvernement d'un prince : le plus souvent son intérêt particulier est en opposition avec celui de l'Etat. A peine un peuple libre est-il asservi, le moindre mal qui puisse lui arriver sera d'être arrêté dans ses progrès, et de ne plus accroître ses richesses ni sa puissance ; mais le plus souvent il ne va plus qu'en déclinant. Si le hasard lui donne pour tyran un homme plein de *virtù*, qui recule les bornes de son empire, ses conquêtes seront sans utilité pour la république, et ne seront profitables et utiles qu'à lui. Il ne nommera pas aux places des hommes de talent, lui qui les tyrannise et ne veut pas avoir à les craindre. Il ne soumettra pas les pays voisins pour les rendre tributaires d'un Etat qu'il opprime : rendre cet Etat puissant n'est pas ce qui lui convient ; son intérêt est de tenir chacun de ses membres isolé, et que chaque province, chaque cité ne reconnaisse qu'un maître, lui : ainsi la patrie ne tire aucun avantage de ses conquêtes ; elles ne profitent qu'à lui seul ».

On chercherait vainement, dans *Le Prince*, des textes comparables à celui qu'on vient de lire. Augustin Renaudet caractérise ainsi la science politique machiavélique (9) :

« Cette science positive du gouvernement se propose un seul but : la fondation de l'Etat. Elle se définit et se développe, chez Machiavel, pour soutenir une conception républicaine de l'Etat, dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Plus dépouillée, étroitement et résolument simplifiée, elle s'offre, dans le livre du *Prince*, à servir une monarchie qui reste à fonder » .

A cela s'ajoutent des différences matérielles, extérieures au contenu proprement dit : destinataire, longueur, style de l'écriture, proportion des exemples selon qu'ils sont choisis dans l'histoire (romaine ou grecque) ou dans l'actualité (italienne ou européenne), etc.

Avant de se pencher sur ces aspects, il faut signaler que la solution d'une telle question ne saurait appartenir au seul philosophe. Les données en présence ne sont pas seulement doctrinales, même si le contenu de la doctrine machiavélique ne peut évidemment s'absenter de ces débats. Ici, il

⁵ Il est désormais établi que cette allusion aux *Discours* est postérieure à la première rédaction du *Prince* (1516, au plus tôt).

y a beaucoup à attendre d'une critique historique des textes, et d'une connaissance (qui s'est beaucoup affinée depuis une quarantaine d'années) de la chronologie (en particulier la chronologie des *Discours*). La bibliographie est ici principalement italienne, mais on pourra consulter le livre très précis de Paul Larivaille, *La pensée politique de Machiavel*, Presses Universitaires de Nancy, 1982.

Il est d'autant plus important de le faire remarquer que les commentaires philosophiques semblent très souvent se développer dans une certaine indifférence aux recherches historiques des italianisants ou des historiens. Ces recherches sont pourtant précieuses, pour mesurer exactement la dette de Machiavel à l'égard de ses prédécesseurs, en même temps que la rupture qu'il introduit.

Elles nous apprennent par exemple à ne pas exagérer l'originalité de ses grands traités. Le contenu, certes, est novateur. Machiavel peut légitimement, au seuil des *Discours*, se comparer à Amerigo Vespucci, qui donna son nom à l'Amérique, même s'il supprima finalement cette comparaison dans la version destinée à l'impression. Mais *Le Prince* comme les *Discours* sont coulés dans un moule très classique dès l'époque de Machiavel, pétrie de culture humaniste et de rhétorique.

Le Prince répond au genre conventionnel du "miroir", très répandu au Quattrocento. Machiavel n'épargne au lecteur aucune des étapes obligées : de la dédicace initiale à l'exhortation finale, en passant par la typologie des systèmes de gouvernement, le portrait du souverain idéal, l'inventaire de ses vertus, etc. *Le Prince* est doublement conventionnel : par rapport à la forme classique du "miroir" présenté sous forme de traité, et aussi par rapport au genre, fréquent dans la littérature humaniste, de la poésie patriotique. Dans les *Discours*, c'est un genre également fort conventionnel que cultive Machiavel, celui du commentaire historique d'une grande œuvre classique.

Machiavel use de formes traditionnelles d'expression pour délivrer une pensée qui ne l'est pas. Comme dit Leo Strauss, « le noyau révolutionnaire doit être soigneusement protégé par une enveloppe traditionnelle » (89). Strauss remarque que *Le Prince*, qui passe habituellement pour l'œuvre la plus audacieuse de son auteur, est en fait, et pas seulement dans sa forme, « plus conventionnel et plus traditionnel que les *Discours* » (54) ; il est aussi plus "réservé", Machiavel s'y livre moins directement.

Le travail des historiens nous renseigne sur Machiavel, mais aussi sur son image et la manière dont elle a pu se construire. Par exemple, on ne comprend pas l'anti machiavélisme si on l'isole de la contre-réforme en Italie, ou des guerres de religion en France. Il n'a pas, dans les deux pays, la même signification. En France, l'anti machiavélisme est surtout le fait des huguenots, qui voient dans l'auteur du *Prince* l'inspirateur de Catherine de Médicis, et de la Saint-Barthélémy. A la cour de France, Catherine de Médicis s'était entourée de tant de conseillers florentins que le toscan était devenu la langue quasi-officielle de la cour.

Avant d'examiner diverses hypothèses sur la place du *Prince* dans l'œuvre, il faut commencer par écarter quelques erreurs trop classiques.

B. Trois erreurs sur le rapport du *Prince* aux *Discours*

1. Au *Prince* les monarchies, aux *Discours* les républiques

Il faut s'empresse de le dire, sous peine d'ouvrir une belle carrière à un contresens majeur : en opposant un *Prince* monarchiste à des *Discours* républicains, on fait parler bien davantage la réputation de Machiavel et de ses écrits que les textes eux-mêmes. Quiconque a seulement parcouru *Le Prince* et surtout les *Discours* peut facilement se convaincre que la réalité est autrement complexe.

Il est largement question des monarchies dans les *Discours*, et pas seulement pour les besoins du commentaire de Tite-Live. Quant au *Prince*, les références républicaines sont loin d'en être absentes. On peut même dire que *Le Prince* est un livre dans lequel Machiavel s'adresse à un futur monarque, et se place à un point de vue princier, pour expliquer au prince l'intérêt qu'il aurait à adopter nombre de principes et de pratiques propres aux républiques. Pour parodier Rousseau, on pourrait dire que quiconque entreprend d'instituer un prince doit se sentir en état de changer pour ainsi dire la nature du prince !

Quant aux *Discours*, il se pourrait que la préférence machiavélienne pour la démocratie, loin de révéler un choix philosophique (ou une sympathie foncière de l'auteur pour le peuple), découle d'abord des avantages strictement politiques de l'inertie républicaine, plus à même de contrecarrer les aléas de la fortune.

2. Le machiavélisme absent des *Discours*

Lorsque la Princesse Elisabeth interroge Descartes sur *Le Prince*, il répond (novembre 1646) :

« J'ai lu depuis ses discours sur Tite-Live, où je n'ai rien remarqué de mauvais ».

De deux choses l'une : ou bien Descartes n'a lu ces *Discours* que de fort loin, ou bien (hypothèse plus probable) il joue de l'ambiguïté pour justifier indirectement *Le Prince*⁶. Il y a exactement autant de machiavélisme dans les *Discours* que dans *Le Prince*.

Dire cela suppose évidemment qu'on s'entende sur le contenu de ce concept.

Au sens le plus trivial, le machiavélisme est défini par Lefort (75) :

« logique malfaisante, ruses accumulées, perversité sereine, jouissance dans le crime, telles sont sans doute les composantes du concept de machiavélisme, ou tout du moins les résonances d'un terme auquel nous ont accoutumés la littérature, la presse ou l'usage quotidien du langage ».

Le machiavélisme, c'est « le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal » (Lefort, 77). Mais cette acception excède le champ politique. "Machiavélisme" nomme très bien, par exemple, l'attitude de Valmont et Merteuil dans les *Liaisons* ; ou de MM. Dolier et de Soubirane dans *l'Armançe* de Stendhal⁷.

⁶ Sur le rapport de Descartes à Machiavel, voir Senellart, II, 3.

⁷ La stratégie et la tactique de Valmont dans les *Liaisons* peuvent même servir à préciser la signification du machiavélisme politique, qu'on se représente trop

En ce sens du concept, ce serait une erreur de croire que le machiavélisme n'est à l'œuvre que dans *Le Prince*. Les *Discours* ne sont pas en reste. On n'en finirait pas de citer les passages où Machiavel dispense les conseils les plus cyniques et les plus cruels.

Si le machiavélisme - cette fois en un sens plus élevé - se définit comme la disjonction de la morale et de la politique et le refus de juger l'Etat comme la réalisation plus ou moins accomplie d'un idéal, qui serait posé comme la finalité du politique, alors, ici encore, il y a autant de machiavélisme dans les *Discours* que dans *Le Prince*. Le lecteur qui y pénètre constate que le discours politique ne s'articule à rien d'extérieur. Il se déploie sans référence à quoi que ce soit de préalable. Aucune instance extra-politique n'est évoquée, aucune norme religieuse ou morale n'est posée à titre de préalable à la réflexion. « La question machiavélienne, dit Lefort, se réduit à ses propres termes » (347).

Il y a, des principautés aux républiques, communauté de *fonctionnement*. L'essence de tout être, et le pouvoir est un être parmi d'autres, est de persévérer dans son être. La durée est le problème premier de tout pouvoir (On peut évidemment poser la question : peut-on appeler philosophe un penseur politique qui ne connaît pour ainsi dire qu'un problème : comment durer le plus possible ?).

Cet impératif de la durée apparaît comme le plus petit commun dénominateur du fait politique. Il impose à la réflexion sur la politique des prémisses universelles, et opère donc comme un facteur d'unification de l'art politique. C'est là que réside la nouveauté de Machiavel : jusqu'à lui, on ne pensait la politique que dans des oppositions entre pouvoir juste et pouvoir injuste, roi et tyran, etc. La volonté à tout prix d'opposer *Le Prince* - comme "art de tyranniser" (Diderot) - aux *Discours* - républicains - reflète la permanence, dans l'interprétation de Machiavel, de schémas qui lui sont antérieurs.

3. *Le Prince* comme pure apologie du pragmatisme

Il y a enfin une dernière thèse qu'il est impossible de soutenir : que dans *Le Prince*, Machiavel exposerait une méthode purement pragmatique de l'exercice du pouvoir, une technique de l'efficacité politique, qui serait

souvent comme la mise en œuvre de plans complètement élaborés à l'avance. Alors que le héros machiavélien est celui qui sait justement, à chaque instant, adapter sa conduite aux aléas de la fortune, et - faisant preuve d'invention - tirer parti des réactions de ses adversaires en rectifiant ses plans. Qu'on songe à la manière dont Valmont tire parti de la méfiance de la Présidente (Lettres 15, 21 et 22) : s'apercevant qu'on le soupçonne de courtiser aux alentours et qu'on le fait suivre dans ses parties de chasse, Valmont profite de l'occasion pour monter la scène de la bienfaisance, et retourner à son avantage des manœuvres qui mettaient en péril ses projets. Voir Hugo, *L'homme qui rit*, II, I, 11. Très machiavélienne également est la manière dont Laclos livre en parallèle les deux points de vue de Valmont (Lettre 21) et de la Présidente (Lettre 22) sur ce même épisode, marquant ainsi la primauté du paraître. On peut s'étonner que Laclos n'évoque jamais nulle part la figure de Machiavel.

parfaitement indifférente à toute échelle de valeur. Il est faux que toute dimension morale, toute référence à des valeurs soient radicalement absentes du *Prince*, et que l'opuscule ne délivre que les principes d'un pragmatisme politique pur.

Que la question machiavélienne se réduise à ses propres termes, cela ne signifie pas que les "propres termes" de la question machiavélienne excluent toute référence à des valeurs. Ces valeurs s'imposent pour Machiavel à deux niveaux distincts, qu'on pourrait dire *infra-* et *supra-*politique.

1) Au niveau *infra-*politique : à chaque instant, que ce soit dans les *Discours* ou dans *Le Prince*, derrière chaque appréciation d'un geste politique, d'un discours, d'une tactique, se laisse voir un système de normes morales, de références éthiques, qui fonctionnent de façon parfaitement conventionnelle. Lorsqu'au Ch. VIII, Machiavel s'interroge sur les conditions d'un bon usage de la cruauté, il ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agit de cruauté : « si toutefois le mot bien peut être jamais appliqué à ce qui est mal ». Ainsi que le dit Jacques Maritain, Machiavel ne préfigure aucun renversement des valeurs : « Il n'a jamais appelé bien le mal ni mal le bien ».

2) Au niveau *supra-*politique : le jugement moral ne s'applique pas seulement au détail des faits et gestes du politique (comme de tout autre homme), mais aussi et d'abord aux fins qu'il poursuit. Tous les régimes, toutes les institutions, et donc tous les projets politiques ne se valent pas. Il faut ici être très prudent face à certaines idées, certaines affirmations, très répandues dans la littérature critique machiavélienne, aussi bien chez les détracteurs que chez les admirateurs. Par exemple l'idée selon laquelle, d'un point de vue machiavélien, il n'y a que le résultat qui compte. C'est vrai, bien sûr, mais pas n'importe quel résultat, comme on le verra.

On a pu soutenir, et sûrement pas pour le simple plaisir du paradoxe, que Machiavel était un penseur "moral", pour qui il existait une échelle objective des valeurs, relativement à laquelle pouvaient se juger les régimes politiques, des projets et des stratégies. C'est la thèse de Leonhard Von Muralt : *La conception de l'Etat chez Machiavel* (1945). L'une des "interprétations exemplaires" analysées - et pour celle-ci durement critiquée - par Lefort.

C. Hypothèses

Je les énoncerai, sans avoir le temps de les discuter. Nulle part, on l'a dit, Machiavel ne s'est expliqué sur la manière de penser le rapport entre ses deux œuvres.

1. Par l'ambition de Machiavel

Nulle part, sauf en un endroit, qu'on peut être tenté de considérer comme cette explication : la dédicace des *Discours* (A Zanobi Buondelmonti et Cosimo Rucellai⁸). Nous sommes en 1520, cinq années ont passé depuis la dédicace du *Prince* :

« Je crois rompre de la sorte avec l'usage courant de tous les écrivains : ils ne manquent jamais d'adresser leurs ouvrages à quelque prince, et de lui décerner,

⁸ Interlocuteurs de Fabrizio Colonna dans *L'art de la guerre*.

aveuglés comme ils le sont par l'ambition et la cupidité, le mérite de toutes les vertus, quand ils devraient le blâmer de toutes les plus honteuses faiblesses. C'est pourquoi, ne voulant pas commettre cette erreur, j'ai choisi non pas ceux qui sont princes, mais ceux qui, de par tant de qualités, mériteraient de l'être ; non pas ceux qui pourraient me combler de charges, d'honneurs et de richesses, mais ceux qui ne le pouvant pas, voudraient le faire ».

Même si l'on refuse, avec Lefort, de voir là un désaveu du *Prince*, on a du mal à croire que Machiavel ait écrit ces lignes sans penser à lui-même. On est donc tenté de se représenter Machiavel interrompant la rédaction des *Discours* pour attirer sur lui l'attention des Médicis, à l'aide du *Prince*.

Machiavel n'écrirait *Le Prince* que pour rentrer en grâce auprès des nouveaux maîtres de Florence. Franc dans les *Discours*, Machiavel dissimule dans *Le Prince*. Machiavel est exclusivement républicain ; sa fascination pour César Borgia n'a de motifs que psychologiques, et s'apparenterait à une espèce d'esthétisme de la force.

La psychologie trouve ici à s'exercer. On fait en général grâce à Machiavel de l'accusation d'arrivisme. On conjecture plutôt qu'il voudrait, en adressant aux Médicis cet opuscule, faire pièce à sa propre impuissance politique. Mettre fin à une inactivité qui lui est psychologiquement insupportable. Sa passion de servir Florence ne trouve pas à s'employer. *Le Prince* est un succédané volontariste et fantasmé des projets républicains, une espèce de sublimation littéraire du désir de voir le modèle des *Discours* s'emparer de la réalité italienne. La fameuse lettre à Vettori (du 10 décembre 1513) vient appuyer ce diagnostic.

Ce qui n'est pas niable, c'est que Machiavel a offert, après la chute de Soderini, ses services aux Médicis. Il faut faire la part des mobiles psychologiques (la passion de servir l'Etat) aussi bien que matériels (les revenus du domaine de San Casciano sont maigres). Larivaille parle d'"opportunisme à la fois lucide et sans bassesse" (71). Un passage du *Prince* semble ici décisif : dans le chapitre XX (qui porte sur l'utilité des forteresses), Machiavel conseille au futur prince de s'entourer plutôt de ministres et de conseillers issus de l'ancien régime, d'hommes tombés en disgrâce, parce que, dit-il (354 - 355) :

« ces gens qui au commencement étaient ennemis du prince, s'ils sont de telle condition que pour se maintenir ils aient besoin d'appui, très facilement le prince se les peut gagner, et eux d'autant plus sont contraints à le servir fidèlement, qu'ils connaissent leur être plus nécessaire d'effacer par les œuvres cette mauvaise opinion qu'on avait d'eux conçue ».

Une telle virtuosité à manier le paradoxe laisse pantois. Parce que j'ai été républicain, parce que je vous ai combattus, dit Machiavel aux Médicis, c'est moi de préférence qu'il faut employer ! Pour autant, il n'est pas admissible de soutenir que seule l'ambition ou la détresse de son auteur l'ait déterminé à rédiger *Le Prince*. Je ne peux entrer ici dans un examen détaillé de cette question. Pour une réfutation plutôt historique et littéraire, on se reportera à l'ouvrage de Paul Larivaille. Pour une réfutation principalement doctrinale, Lefort est difficilement contournable (IV, I "Premiers signes" et V, I, "Du *Principe* aux *Discorsi*"). Lefort s'appuie sur une lecture précise de la dédicace du *Prince*, pour conclure qu'elle n'a rien de spécialement servile.

L'interprétation suivante, disons-le tout de suite, n'est guère plus satisfaisante. On ne peut toutefois la passer sous silence, parce qu'elle a pour elle l'autorité des plus grands (Rousseau, Diderot). Elle offre en outre une hypothèse assez séduisante, esthétiquement parlant : elle consiste à faire du *Prince* l'instrument d'une entreprise parfaitement machiavélique. Machiavel serait ainsi le premier à avoir mis en pratique les préceptes exposés dans le célèbre opuscule.

2. Par un dessein machiavélique d'avertissement des peuples

Antonio Gramsci exprime, dans ses "Notes sur Machiavel", un doute et un malaise qui saisissent tout lecteur attentif du *Prince*. Si vraiment la politique exige que soient mis en œuvre des moyens tels que ceux qu'il décrit, quel sens y a-t-il à en étaler le texte aux yeux de tous ?

« On dit souvent des lois énoncées par Machiavel, concernant l'action politique, qu'elles s'appliquent mais ne se disent pas ; les grands politiciens, dit-on, commencent par maudire Machiavel, en se déclarant anti-machiavéliques, précisément pour pouvoir appliquer ses lois "saintement". Est-ce que Machiavel n'aurait pas été somme toute très peu machiavélique, un de ceux qui "savent le truc" et stupidement le révèlent, alors que le machiavélisme vulgaire apprend à faire le contraire ? »⁹

Le machiavélisme semble être un objet dont on ne peut faire la théorie, et surtout faire *connaître* la théorie sans en anéantir la possibilité même. Pour être pleinement lui-même, c'est-à-dire efficace (l'efficacité est son essence même), le machiavélisme devrait rester une pratique, non théorisée. Machiavel vend la mèche ; il "casse la baraque". On pense ici à un *Propos* d'Alain, assez plaisant, du 5 avril 1924 ("Le lieutenant-colonel Subtil, polytechnicien...")¹⁰.

Les *Discours* expriment le vrai choix politique (démocratique) de leur auteur, qui n'écrit *Le Prince* que pour montrer au peuple le dessous des cartes. *Le Prince* mettrait en pratique les choix populaires des *Discours*, en délivrant aux peuples un message secret. C'est devenu une interprétation assez classique du *Prince* que d'y voir un avertissement aux peuples sur les méthodes des tyrans. C'est la lecture de Diderot (*Encyclopédie*, article "Machiavélisme") :

« Lorsque Machiavel écrivit son traité du Prince, c'est comme s'il eût dit à ses concitoyens, lisez bien cet ouvrage. Si vous acceptez jamais un maître, il sera tel que je vous le peins : voilà la bête féroce à laquelle vous vous abandonnez. Ainsi ce fut la faute de ses contemporains, s'ils méconnurent son but : ils prirent une satire pour un éloge. Bacon le chancelier ne s'y est pas trompé, lui, lorsqu'il a dit : cet homme n'apprend rien aux tyrans, ils ne savent que trop bien ce qu'ils ont à faire, mais il instruit les peuples de ce qu'ils ont à redouter ».

Pour Rousseau *Le Prince*, est une "satire" des princes.

« En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. *Le Prince* de Machiavel est le livre des républicains. (...) » (*Du contrat social*, III, VI).

⁹ Antonio Gramsci, *Notes sur Machiavel*, in *Gramsci dans le texte*, Editions Sociales, pp. 432 - 434

¹⁰ *Propos sur les pouvoirs*, Gallimard, N°55, p. 157.

En publiant Machiavel en 1532, l'éditeur florentin Giunta déclare ne pas ignorer l'opposition que rencontre l'ouvrage. Mais il ajoute que « ceux qui enseignent les simples et les remèdes, enseignent aussi les poisons, afin que les connaissant, d'eux nous puissions nous garder ».

La lecture de Horkheimer part aussi de ce paradoxe : Machiavel dévoile une théorie dont l'essence serait de demeurer cachée ; mais Machiavel est un homme de la Renaissance, il est dévoré de la passion de savoir, et « il se laisse emporter par ce naïf plaisir de la découverte, si développé chez les hommes de la Renaissance » (Horkheimer, 27).

Le souci théorique est d'ailleurs une explication générale possible de l'ensemble de l'œuvre, et du rapport entre *Le Prince* et les *Discours* : Machiavel serait, sinon exclusivement, du moins prioritairement un théoricien.

3. Par un intérêt exclusivement théorique

On peut soutenir que Machiavel ne préfère ni ne choisit entre les deux œuvres. Son vrai point de vue est au-delà, dans une neutralité sociologique qui débouche sur un relativisme politique. Machiavel professe un seul et même machiavélisme, comme seul moyen adapté à des fins politiques, que celles-ci soient dirigées vers la tyrannie ou vers la liberté, par une politique monarchique ou bien populaire. C'est à peu près la thèse de Cassirer : le machiavélisme est un art de l'Etat qui élimine les problèmes de finalité. L'usage qu'on fait de cet art est une question qui n'intéresse pas l'auteur du *Prince*. Voici en quels termes, ironiques, Strauss expose cette lecture "technicienne" de Machiavel (51 - 52) :

« il serait le technicien politique suprême, celui qui peut, indifféremment et sans conviction, conseiller les princes et les républicains, enseignant aux uns l'art de préserver et d'accroître leur pouvoir princier, aux autres la manière d'établir, d'assurer et d'encourager les mœurs républicaines. Dédiant ainsi chacun de ses deux ouvrages, Machiavel préfigurerait un personnage qu'annonce le monde contemporain ; le technocrate politique, capable de dédicacer d'une main son traité sur la démocratie libérale à un successeur d'Eisenhower et de l'autre ses écrits sur le communisme à l'héritier désigné de Boulganine ».

Pour ne prendre qu'un exemple, la théorie de l'image du pouvoir est la même du *Prince* aux *Discours*. Le souci du paraître n'est pas l'apanage du monarque. Machiavel ne conseille pas aux républiques de fonder sur une réalité plus substantielle, plus réelle, l'image qu'elles donnent d'elles-mêmes. Cassirer compare Machiavel à un chimiste. Augustin Renaudet (dont on ne saurait dire qu'il soutient une telle interprétation) propose aussi des comparaisons scientifiques : Machiavel examine son objet « de même que le naturaliste suit le développement de tels organes ou de telles fonctions selon les lois de la physiologie » (I, Ch. II, p.71).

Sans entrer dans les détails d'une discussion, on peut dire, pour aller très vite, que l'esprit de Machiavel na jamais été celui d'un pur théoricien. Leo Strauss s'emploie à réfuter cette interprétation, en faisant remarquer que "l'œuvre de Machiavel abonde en jugements de valeur. Il étudie la société d'une manière normative." (43).

4. Par la conjoncture italienne et la nécessité d'un héros national

a) *Le normal et le pathologique. La durée et le commencement.*

La clef du *Prince* se trouve peut-être dans les *Discours* :

« Il faut établir comme règle générale que jamais, ou bien rarement du moins, on n'a vu une république ni une monarchie être bien constituées dès l'origine, ou totalement réformées depuis, si ce n'est par un seul individu ; il lui est même nécessaire que celui qui a conçu le plan fournisse lui seul les moyens d'exécution. » (I, 9).

« Dans les pays où la corruption est si forte que les lois ne peuvent l'arrêter, il faut établir en même temps une force majeure, c'est-à-dire une main royale qui puisse brider l'ambition d'une noblesse corrompue. » (I, 55).

Cette conjoncture est essentiellement définie par le niveau extrême de corruption qu'a atteint l'Italie ; mosaïque de petits Etats, aux mains de tyrannaux dévorés d'ambition et dépourvus de visée nationale ; invasions étrangères permanentes ; politique pontificale calamiteuse, etc.

Machiavel préfère la république, et il aimerait autant que l'Italie fasse l'économie d'un sauveur suprême, qui ne pourra être qu'un arriviste sans scrupule. Mais la dureté des temps appelle des remèdes énergiques. Machiavel se trouve face à la difficulté de penser la *virtù* dans le cadre des institutions républicaines. « Malheureux, dira Brecht, le pays qui a besoin de héros ! »¹¹.

Que trouve-t-on dans les *Discours* ? La théorie du bon fonctionnement d'un Etat sain. Tandis que *Le Prince* est une ordonnance prescrite pour un Etat malade. Il y a, des *Discours* au *Prince* la distance qui sépare le normal du pathologique. Dans les *Discours*, le modèle du fonctionnement sain d'une république est offert par Rome. Mais il faut se souvenir que Rome a été fondée par des rois. Et lorsqu'il est question de Romulus fratricide, le Machiavel des *Discours* nous offre l'une des expressions les plus éblouissantes du machiavélisme, au sens parfaitement trivial du terme (*Discours*, I, 9) :

« Un esprit sage ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour régler une monarchie ou fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse ; si le résultat est bon, il est acquitté ; tel est le cas de Romulus. Ce n'est pas la violence qui restaure, mais la violence qui ruine qu'il faut condamner ».

La dualité *Prince* / *Discours* n'a donc pas pour principe l'opposition république / monarchie, mais les points de vue différents du commencement et de la durée. La fondation de l'Etat requiert la solitude d'un individu tout puissant (*Discours*, I, 9 : "Qu'il faut être seul pour fonder une république ou la réformer totalement"). Cet individu donne des lois à l'Etat. A la fondation par des moyens extraordinaires succède l'existence ordinaire, dans la durée. "Ces deux moments, dit Althusser, peuvent servir à penser la différence du *Prince* et des *Discours* : c'est-à-dire leur non-différence, leur unité profonde." (116). A la distinction république / tyrannie, chargée de valeur, il faut substituer une différence purement technique et méthodologique, entre

¹¹ *La vie de Galilée*, scène 13.

princes anciens et nouveaux. Et Althusser de conclure : « Machiavel n'a pas double figure » (117).

On ne trouve que rarement dans les *Discours* des professions de foi républicaines. On y trouve en revanche un très vigoureux refus de la tyrannie. Ce n'est pas d'ailleurs le seul, et Althusser passe en revue les exclusions prononcées par Machiavel : la tyrannie, la pauvreté ascétique, l'Etat fondé par plusieurs, l'Etat gouverné par un seul. Mais ces refus se trouvent également dans *Le Prince*.

On ne peut du reste s'en tenir à cette opposition du commencement et de la durée. Car, c'est une loi fondamentale de la conception machiavélienne : rien ne dure éternellement :

« (...) toutes les choses de ce monde ont un terme à leur existence ; mais celles-là seules accomplissent toute la carrière que le ciel leur a généralement destinée dont l'organisme ne se dérègle pas, mais demeure si bien réglé qu'il ne s'altère pas, ou du moins ne s'altère que pour survivre, non pour périr [...].

Il est inévitable que le corps succombe si rien n'intervient pour le ranimer [...] Rien n'importe plus à une religion, à une république, à une monarchie que de reprendre l'autorité qu'elles avaient à leur origine ; il faut faire en sorte que cet heureux effet soit plutôt le produit d'une bonne loi ou l'ouvrage d'un bon citoyen, que d'une intervention étrangère ».

Un peu plus loin, Machiavel indique les moyens d'une telle régénération (*Discours*, III, 1) :

« Les magistrats qui ont gouverné Florence depuis 1434 jusqu'en 1494, disaient à ce propos qu'il fallait tous les cinq ans se "réparer du pouvoir" ; qu'autrement il serait très difficile de se maintenir. Or, se réparer du pouvoir voulait dire, selon eux, renouveler cette terreur et cette crainte qu'ils avaient su inspirer à tous les esprits au moment où ils s'en étaient emparés, et où ils avaient frappé avec la dernière rigueur ceux qui, d'après leurs principes, s'étaient conduits en mauvais citoyens. Mais comme le souvenir de ces châtiments s'efface bientôt, que les hommes s'enhardissent à faire des tentatives contre l'ordre établi et à en médire, il faut y remédier en ramenant le gouvernement à ses principes ».

L'Etat ne peut se maintenir que par la vertu d'une création continuée, qui requiert l'intervention personnelle d'individus. Ici s'impose une petite précision sur la notion même de "prince".

b) *Ce que "prince" veut dire*

Pour saisir la nature exacte de la solution préconisée par Machiavel pour l'Italie, il faut comprendre exactement ce qu'il entend par "prince". Le mot n'a pas l'acception large qu'il prendra en français, pour désigner le pouvoir exécutif ("le fait du prince"). Mais "prince" ne désigne pas non plus le chef d'un Etat monarchique. Il y a une certaine indépendance, chez Machiavel, entre le concept de prince et la nature des institutions. Est prince celui qui détient seul l'autorité suprême. Un empereur romain est un prince, mais aussi bien un dictateur institué en vertu des lois républicaines. Agathocle, tyran de Syracuse, ou le roi de France, et même Savonarole en sont d'autres.

Althusser donne du prince machiavélien la définition suivante : « Le prince de Machiavel est un souverain absolu à qui l'histoire "confie une tâche" décisive : celle de "donner forme" à une "matière" existante, matière aspirant à sa forme, la nation » (54).

A cet égard, le chapitre IX du *Prince* : "De la principauté civile", revêt une importance particulière. C'est le chapitre dans lequel Machiavel analyse les forces que le prince doit affronter, et réfléchit sur leur équilibre. Machiavel est un théoricien extrêmement attentif aux divisions du social. C'est même ce qui fait principalement, comme historien, son originalité, et lui-même en est conscient (il revendique cette originalité dans la préface des *Histoires florentines*).

Cette préoccupation lui a naturellement valu une sollicitude toute particulière de la part des critiques marxistes, qui n'hésitent pas à parler à son propos d'analyses de "luttres de classes", et de "point de vue de classe" (Gramsci, Horkheimer, Althusser, Mounin, et même Lefort). Il serait trop long d'approfondir ce point, mais ce qu'il faut remarquer, c'est la dissymétrie qu'introduit Machiavel entre le point de vue du peuple et celui des grands. Ce qui caractérise les grands, selon Machiavel, c'est qu'ils ne demandent qu'à opprimer, c'est-à-dire s'emparer de la moindre parcelle de pouvoir pour satisfaire un intérêt personnel. Tandis que le peuple, lui, ne demande qu'à ne pas être opprimé. *Le Prince* prolonge ici, dans ce chapitre IX, les réflexions républicaines des *Discours*.

Le chapitre IX du *Prince* apprend ainsi au fondateur d'Etat la tâche qui lui incombe : contrecarrer par une oppression politique consciente les désirs inconscients d'oppression sociale des grands. Larivaille parle même de "cheval de Troie par lequel les républiques pénètrent et acquièrent droit de cité dans le livre *De principatibus*" (81). Ce seul chapitre IX interdirait qu'on oppose un *Prince* monarchiste aux *Discours* républicains.

Il faut encore prendre en compte la dimension géographique de la réflexion machiavélienne.

c) Florence et l'Italie

De cette dissymétrie (grands / peuples) découle une conséquence politique immédiate : le sécurité pour le prince se trouve dans une alliance avec le peuple, plutôt qu'avec les grands. De ce point de vue, on peut lire *Le Prince* comme un « manifeste à usage florentin » (Larivaille) : Machiavel s'adresse aux Médicis pour les inviter à s'emparer du pouvoir absolu, et à rompre l'alliance traditionnelle de leur dynastie avec les grands.

En février et mars 1513 se sont en outre produits deux changements importants. Premièrement, la conjuration Boscoli (qui a valu à Machiavel d'être emprisonné et torturé) l'éloigne pour longtemps (peut-être définitivement) de la vie politique. Ensuite, Jean de Médicis vient d'accéder au Pontificat, sous le nom de Léon X. Machiavel voit très bien le centre de gravité de la politique florentine se déplacer vers Rome. Or, pour la Toscane, on pouvait peut-être encore espérer un rétablissement assez facile (*Discours*, I, 55) :

« Dans un petit espace, on a vu subsister longtemps trois républiques : Florence, Siennes et Lucques. Les autres villes de la Toscane, quoique dans la dépendance de celles-ci, existent cependant avec des formes, une Constitution et des lois qui maintiennent leur liberté, ou du moins qui y entretiennent le désir de la maintenir ; et tout cela ne vient que de ce que dans cette province il y a très peu de gentilshommes et qu'aucun n'y possède de châteaux. Il y règne au contraire tant d'égalité qu'il serait

fort aisé à un homme sage et qui connaîtrait la Constitution des anciennes républiques d'y établir un gouvernement libre. Mais tel a été le malheur de ce pays qu'il ne s'est rencontré jusqu'à présent aucun homme qui ait eu le pouvoir ou l'habileté de le faire ».

Pour l'Italie, c'est une autre affaire ! Ce qui eût été à la rigueur envisageable à l'échelle limitée du domaine florentin, ne l'est plus au niveau de la péninsule. La corruption y est telle que seul un régime autoritaire aurait quelques chances de rétablir la situation.

d) *Les différences secondaires entre Le Prince et les Discours*

Le Prince condense donc les modèles de réflexion des *Discours* en modèles pour l'action. En écrivant *Le Prince*, Machiavel a choisi de s'adresser à un politique énergique, capable de rendre à l'Italie la *virtù* qui lui fait défaut. Trois siècles plus tard, à la veille de l'unité italienne, d'autres renoncèrent (comme Giuseppe Verdi) à leurs convictions républicaines, pour se rallier à la monarchie piémontaise et à Cavour.

On comprend la différence de *longueur* entre les deux œuvres. La brièveté s'impose pour un ouvrage destiné à un politique aux affaires, qu'il faut persuader et qui n'a guère de temps à consacrer à la lecture. Les *Discours* sont écrits pour un cercle d'amis, des intellectuels qui ont du loisir. On voit aussi pourquoi les *Discours* reposent essentiellement sur des exemples anciens, ceux sur lesquels s'est élaborée la théorie, tandis que les exemples du *Prince* sont choisis dans le temps présent, afin d'être plus directement opératoires.

S'expliquerait également, de cette manière, l'inflexion du patriotisme, des *Discours* au *Prince*. Dans les premiers, Machiavel exalte un patriotisme républicain, civique, qui n'a aucune teinte nationaliste. On ne peut pas en dire autant du *Prince*, dont les derniers chapitres sont beaucoup plus "italiens" que ceux des *Discours* n'étaient "romains".

5. Retour sur la question du machiavélisme

Ensuite se trouve largement assumée la fameuse question du "machiavélisme". Ici, il faut lire la page célèbre que Hegel a consacrée à Machiavel dans *La constitution de l'Allemagne* : "On ne guérit pas des membres gangrenés avec de l'eau de lavande". Hegel se moque ici de la morale, qui "a tout le loisir de débiter ses platitudes, par exemple que la fin ne justifie pas les moyens, etc." (Hegel, 136). L'Italie est pourrie, tout est à y commencer. La définition qu'on donne du machiavélisme ne saurait se limiter à l'acception vulgaire. Horkheimer l'interprète ainsi, en des termes très proches de ceux de Gramsci (25) :

« Machiavel exige la soumission de tous les scrupules à ce qui lui apparaît comme le but suprême : la réalisation et le maintien durable d'un Etat fort et centralisé comme condition de la prospérité bourgeoise ».

Althusser (148) a raison de dire que :

« Le Prince ne peut être jugé que sur un seul critère : *le succès*. A la lettre, on peut lui appliquer dans toute sa rigueur l'adage : *il n'y a que le résultat qui compte* ».

Mais ce qu'il ajoute est indispensable :

« A condition toutefois de bien comprendre que ce résultat est lui-même défini par la tâche historique du Prince [fonder un Etat qui dure], que c'est uniquement ce résultat-là qui compte, et pas un autre. Seul compte le résultat conforme à cette tâche ; tous les autres sont condamnés : nous sommes aux antipodes du vulgaire pragmatisme. Seul le résultat compte : mais seule la *fin* est juge du résultat qui compte ».

Cette fin, c'est la création d'un Etat stable, capable de reposer sur la loi.

Il en va du fondateur d'Etat comme du maître d'école : sa tâche consiste à rendre les hommes capables de se passer de maître. Il a vraiment rempli sa mission si l'Etat peut lui survivre, par la *virtù* des institutions qu'il a créées.

Ici se prolonge la tradition que nous avons évoquée (Diderot et Rousseau) qui voulait voir en Machiavel le serviteur républicain des peuples. Cette lecture de Machiavel va en engendrer une autre : de dénonciateur des tyrans, Machiavel devient l'instructeur des libérateurs. Il donne aux opprimés le mode d'emploi du pouvoir, et énonce les principes d'une dictature progressiste qui pose les fondements de la liberté.

Le seul tort de Machiavel, aux yeux d'Horkheimer, est d'"avoir justifié également pour le passé et pour le futur des moyens de domination qui, à son époque, et dans son pays, étaient des conditions *sine qua non* de la montée de la bourgeoisie" (26). Les temps étaient à l'absolutisme ; *Le Prince* est fatalement passé au premier plan. Cette erreur s'enracine dans une illusion plus profonde : la pérennité de la nature humaine.

Machiavel n'a pas cru celle-ci capable d'évoluer. Il n'a pas vu que « les éléments psychiques et physiques qui déterminent la constitution de la nature humaine sont partie intégrante de la réalité historique » (38) ; « Avec les rapports réels changent non seulement les institutions pratiques, les formes de gouvernement, les lois, mais aussi la nature humaine » (40). Au Siècle des Lumières, la bourgeoisie « de par ses fonctions vitales pour la société » (39) pourra imposer sa domination tout en faisant l'économie du despotisme.

D. Contradiction interne du Prince comme manifeste

Les deux livres contiennent donc le même enseignement théorique, mais *Le Prince* répond à la nécessité d'intervenir dans une conjoncture politique d'urgence. Il y a une occasion à saisir.

Et Machiavel la saisit, en intervenant lui-même dans une conjoncture politique singulière, par un texte qu'il rédige en son nom propre (il ne s'agit pas, fait remarquer Althusser, du discours sans sujet de l'universel) ; et qu'il rédige à l'adresse d'un destinataire singulier (la "vérité" pure ne s'adresse non plus à personne en particulier¹²). L'écriture est un acte politique. Comme l'avait bien vu Gramsci, *Le Prince* relève d'un genre bien déterminé : c'est un manifeste.

¹² On rapprochera cette analyse du jugement d'Alain : "Penser est une fonction qui relève tous les hommes au niveau du penseur ; car on rirait de celui qui ne penserait que pour le prince. Même *Le Prince* de Machiavel est pour tous ; et qui peut comprendre, il est juge du prince." (*Propos* du 25 mai 1935).

Mais ce manifeste, fait remarquer Althusser, porte une contradiction essentielle, qui peut expliquer les divergences d'interprétation à son sujet. Il est écrit *pour* le prince, mais *du point de vue* du peuple. C'est à un prince que Machiavel s'adresse pour sauver l'Italie, mais Machiavel sait que les projets qu'il forme pour l'Italie et dont il trace les grandes lignes dans les derniers chapitres du *Prince*, ces projets ne sauraient en aucune manière profiter également à tous les acteurs sociaux en présence. Certains ont plus que d'autres à y gagner. Le peuple plus que les grands, dont il faudra nécessairement rabattre les prétentions. Pour autant (contrairement à ce qui se passe pour le *Manifeste du Parti Communiste*), Machiavel ne cherche pas à faire du peuple une force politique, mais à montrer que l'intérêt du peuple est à l'avènement d'un prince.

La contradiction du *destinataire* (le prince) et du *bénéficiaire* (le peuple) provoque ce qu'Althusser appelle des "effets alternés" : les lectures alternativement tyrannique et aristocratique du *Prince*. Ces lectures ne reflètent pas des différences d'interprétation extérieures, imputables à la personnalité des lecteurs (ou du moins pas seulement), mais d'abord « le double point de vue intérieur au texte » (Althusser, 76).

V. Conclusion : limites et illusions de Machiavel

On peut se demander si l'entreprise du *Prince* ne reposait pas sur quelques illusions. Renaudet met l'accent sur tout ce qui relie Machiavel à une tradition italienne d'attente de l'homme providentiel. Tradition qu'on trouve déjà chez Dante et Pétrarque (I, Ch. III, 89) :

« Une tradition italienne, vivante et singulièrement durable¹³, conseillait de rejeter ces délais, et de s'en fier à l'intervention d'un homme providentiel. Tradition découragée, à la fois impatiente et paresseuse, d'un peuple qui renonce à compter sur le temps et sur lui-même, et place son espoir, non dans sa conscience et dans sa force, mais dans l'aventure et le destin ».

La *Divine Comédie*, deux siècles plus tôt, annonçait la venue du lévrier divin qui donnera la chasse à la louve, symbole de l'avidité des biens terrestres et de la cour de Rome, pour la faire rentrer en Enfer d'où elle était sortie (Chant I, 91 - 111).

Renaudet se montre sévère pour les illusions de Machiavel. Ni Julien ni Laurent de Médicis n'avaient l'étoffe de dictateurs à l'antique. Comment Machiavel pouvait-il croire qu'un Médicis, une fois "chassés les barbares" et restaurée la dignité de l'Italie, retournerait sagement à ses affaires privées ? Comment, après avoir dit pis que pendre de la politique des papes, pouvait-il s'imaginer que Léon X collaborerait à une entreprise de salut public ?¹⁴

Renaudet porte sur *Le Prince* le verdict suivant : "étude scientifique et durement positive d'une hypothèse désespérée" (100). Les illusions de Machiavel sont même, selon lui, assez fortes pour le faire inconsciemment

¹³ Il faut se souvenir que le livre de Renaudet date de 1942.

¹⁴ Selon Renaudet, cette illusion en préfigure une autre : le projet néo-guelfe de Vincenzo Gioberti qui rêvait, à la veille de 1848, d'une fédération nationale italienne sous la présidence Pie IX.

collaborer à sa propre chute : c'est pour le compromettre auprès de son propre parti que les Médicis lui confient quelques missions sans intérêt et l'attellent à la rédaction d'une histoire de Florence. Et Renaudet de résumer ainsi l'existence de Machiavel : après 14 ans de missions diplomatiques et d'action gouvernementale, 15 années "de regrets, de rancune, d'ennui et de méditations solitaires" (289), débouchant sur *Le Prince*, ce "paradoxe désespéré" (35). La grande question de Machiavel a été de savoir à qui on allait bien pouvoir confier le sort de la malheureuse Italie, et la tâche de faire table rase des survivances médiévales : l'Empire, les papes, les tyrannies italiennes, les nobles et les religieux oisifs.

«il était dit qu'il ne pourrait jamais répondre et que ses efforts pour résoudre un problème insoluble l'entraîneraient et l'égareraient dans un dédale d'incertitudes, d'illusions et de contradictions». (I, Ch. II, 88).

Patrick DUPOUEY
Lycée Fermat, Toulouse

Petite bibliographie

Œuvres de Machiavel

- Machiavel, *Œuvres complètes*, Gallimard, collection de La Pléiade. Assez loin d'une édition complète, mais le volume propose un choix intéressant, sans négliger l'œuvre littéraire. On y trouve quelques lettres familières.
- Pour pallier certaines lacunes du volume de la Pléiade (sur les textes politiques mineurs), on peut recourir au Premier volume des œuvres complètes en édition bilingue, Classiques Garnier.
- Machiavel, *Toutes les lettres*, 2 volumes. Gallimard, 1955, Coll. "Mémoires du passé pour servir au temps présent".
- Marie-Claire Lepape, *Machiavel, le politique* (PUF, collection "sup") : excellent choix de textes, mais instrument d'appoint seulement. Machiavel mérite une lecture intégrale.
- Machiavel, *Le Prince*, GF : présentation d'Yves Lévy très détaillée sur les aventures du livre, de sa publication à nos jours.
- Dans la collection des "Classiques Garnier", *Le Prince* est édité avec *l'Anti-Machiavel*, de Frédéric II de Prusse (et la préface de Voltaire).

Sur Machiavel

- Louis Althusser, *Machiavel et nous, Ecrits philosophiques et politiques*, Tome II, Stock / IMEC.
- Raymond Aron, *Machiavel et Marx*, in *Etudes politiques*, Gallimard, 1972.
- Edmond Barincou, *Machiavel*, Collection "Ecrivains de toujours", Seuil. La biographie la plus accessible.
- Jean-François Duvernoy, *Pour connaître la pensée de Machiavel*, Bordas. Excellente étude, assez approfondie malgré sa brièveté.
- Innocent Gentillet, *Anti-Machiavel*, "Les classiques de la pensée politique", librairie Droz, Genève. La première grande somme anti-machiavélique.
- J-Y Goffi, *Machiavel, penseur systématique*, *Revue de l'enseignement philosophique*, août-septembre 1980.
- Max Horkheimer, *Machiavel et la conception psychologique de l'histoire*, in *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire*, Petite Bibliothèque Payot.
- Maurice Joly, *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, Calmann-Lévy.
- Marcel Lamy, *Machiavel : morale et politique*, *Revue de l'enseignement philosophique*, Avril-mai 1980.
- Paul Larivaille, *La pensée politique de Machiavel*, Presses Universitaires de Nancy, 1982. Ouvrage très précis, notamment sur les données lexicales, historiques et chronologiques.
- Claude Lefort, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Gallimard, collection "TEL". Une référence, évidemment, mais écrit en un style qui ne facilite pas la lecture des sept cents pages.
- Somerset Maugham, *La mandragore* (Titre original : *Then and now*, auparavant traduit sous le titre : *Plus ça change*), Presses Pocket. On se divertira à lire les aventures du secrétaire florentin, affrontant en même temps César Borgia et les péripéties d'une intrigue érotique où il sera finalement victime de très machiavéliques manigances !
- Maurice Merleau-Ponty, *Note sur Machiavel*, in *Eloge de la philosophie*, Gallimard.
- Georges Mounin, *Machiavel*, Le Seuil, "Politique".
- Emile Namer, *Machiavel*, Collection "les grands penseurs", PUF.
- Augustin Renaudet, *Machiavel*, Gallimard, 1942. Livre précieux par les renseignements qu'il donne sur l'époque et sur les humanistes du *Quattrocento*, ainsi que sur un grand contemporain de Machiavel : Guichardin.
- Michel Senellart, *Machiavélisme et raison d'Etat*, Presses Universitaires de France, "Philosophies".

Ce livre comporte un choix de textes d'auteurs divers sur la notion de raison d'Etat.

- Leo Strauss, *Pensées sur Machiavel*, Payot.
- Louis de Villefosse, *Machiavel et nous*, Bernard Grasset, 1937. L'auteur tente, en appendice, une exposition systématique de la doctrine politique du Florentin. On trouvera également en fin de volume une curiosité : une préface de Mussolini pour les œuvres de Machiavel.
- Pasquale Villari, *Niccolo Machiavelli e i suoi tempi*. Ouvrage de référence, non traduit.
- Eric Weil, *Machiavel aujourd'hui*, in *Essais et conférences*, Tome 2, "Politique". Weil critique, plus particulièrement, deux interprétations de Machiavel (Von Muralt, Ritter).